

Mémoires de la Section de
médecine / Académie des
sciences et lettres de
Montpellier

*Bibliothèque
(172)*

ACADÉMIE

des Sciences et Lettres de Montpellier.

838

MÉMOIRES

DE LA SECTION DE MÉDECINE.

TOME 1^{er}. — III^e FASCICULE.

ANNÉE 1851.



MONTPELLIER.

BOEHM, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE, PLACE CROIX-DE-FER.

1852.

NOTICE

SUR M. CAIZERGUES,

MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE ;

PAR M. JAUMES.



Il est des talents qui suscitent plus d'admiration que de sympathies. Leur élévation exclut toute familiarité. La foule peu empressée autour d'eux, les laisse dans une solitude respectueuse.

D'autres s'exercent dans une sphère moins haute, se mêlent à la vie commune, rendent des services plus immédiats, plus visibles, et attirent davantage. Ils touchent par un grand nombre de points à la société qui les entoure, et finissent par s'identifier avec elle. Quand la mort les fait disparaître, les concitoyens éprouvent un déchirement douloureux, comme si une partie d'eux-mêmes était arrachée. Des affections sont brisées; les intérêts paraissent en péril; chacun se demande avec inquiétude comment il pourvoira aux besoins de l'avenir.

M. Caizergues était un de ces hommes à racines nombreuses et profondes dans le sol de notre cité, un médecin, depuis longues années, jugé nécessaire. Quel nom fut jamais plus populaire que celui-là à Montpellier? Demandez à tous, au pauvre comme au riche. Dès l'enfance il a connu M. Caizergues; il le rencontrait sans cesse remplissant ses bienfai-

santes fonctions. Instinctivement son front se découvrait devant lui, car il avait à le remercier une fois de plus d'un service rendu, ou à lui en demander un nouveau. Aux yeux d'une partie de nos populations, M. Caizergues avait été providentiellement envoyé pour être parmi nous l'oracle le plus sûr, le représentant complet de la médecine pratique.

Il n'y avait là ni caprice, ni engouement. Dans une ville comme Montpellier, parmi tant de praticiens d'un mérite éminent, on ne conquiert pas avec si peu une semblable position, et on ne la conserve pas jusqu'à la fin pendant cinquante années. Un homme sans valeur n'aurait pas obtenu une confiance aussi grande, une affection aussi unanime.

En essayant d'apprécier et de caractériser notre collègue, nous verrons que, malgré l'éclatante justice qu'on lui a rendue, on ne l'a pas connu aussi excellent qu'il était. Nous mettrons en saillie des qualités peu connues de son talent et de son caractère. Cette révélation d'un côté nouveau par où nous pourrions l'estimer et l'aimer plus encore que par le passé, servira à compléter une étude physionomique des plus intéressantes, et nous fournira les moyens d'imiter un bon modèle. Il y a toujours profit pour les vivants à interroger pieusement la cendre des morts illustres.

M. Caizergues n'était pas de ces savants qui toujours en représentation, si je puis parler ainsi, se livrent à d'incessants efforts pour briller d'un éclat continu, et font à tout venant les honneurs de leurs richesses. Par respect pour lui-même et pour ses semblables, il dédaignait cette coquetterie si commune aujourd'hui. Loin de chercher à séduire par l'étalage, il s'enveloppait de simplicité et de réserve. Souvent même il les portait au-delà du strict nécessaire. Aussi les gens superficiels, habitués à juger sur la montre, ne lui accordaient que ce qu'on nomme vulgairement un *mérite pratique et positif*.

Ceux-là l'ont incomplètement connu; ils ignoraient que M. Caizergues accordait aux indifférents tout ce qui leur était légitimement dû, mais rien de plus. Ces abandons, ces épanchements, où l'âme se montre sans voiles, il les réservait pour les intimes. Notre collègue avait en lui des recoins discrètement cachés à l'œil profane. Il relevait et reconnaissait ainsi le

prix de l'amitié. Celle-ci a sa jalousie, ne veut pas être traitée comme tout le monde, et ne se sent appréciée et satisfaite que lorsqu'elle jouit de certains privilèges, de quelques faveurs secrètes.

C'était moins pour M. Caizergues un parti pris après délibération, que l'instinct d'une espèce de pudeur qui s'effarouche au grand jour, et dont les organisations timides et délicates sont douées.

Cette dernière expression semblera peut-être à quelques-uns peu applicable à M. Caizergues. Qu'ils veuillent bien attendre la suite de ce récit, et ils seront sans peine ramenés à notre avis. Notre collègue ne devait pas être jugé sur les apparences. Soit insouciance, soit affectation passée en habitude des manières du temps de sa jeunesse, son extérieur était, passez-moi la comparaison, comme un raide vêtement qui, jeté tout d'une pièce sur un corps bien fait, en dissimule les fins contours et les proportions harmonieuses. En d'autres termes, on n'avait dans l'homme du dehors qu'une traduction bien insuffisante et quelquefois menteuse de l'homme intérieur.

Et, par exemple, ce grave et froid médecin n'était pas absorbé, autant qu'il le paraissait, par la science dont il avait sondé toutes les profondeurs. Pendant les courts instants de plaisir qu'il s'accordait, la chaleur de son âme, jusque-là contenue, débordait autour de lui. Il se montrait aimant et gracieux. Sa mémoire prodigieuse, servie par une longue expérience des hommes et des événements, lui fournissait une foule de récits, qu'une parole spirituelle déroulait en drames pleins d'intérêt.

C'était le moment des conversations purement littéraires. M. Caizergues charmait alors son petit auditoire par ses connaissances en ce genre aussi solides que variées. Le médecin s'effaçait derrière le littérateur. Ce dernier rôle lui était aussi facile que l'autre. De tout temps, adonné à l'étude des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, tant anciens que modernes, il possédait aussi bien Homère, Virgile, Horace, qu'Hippocrate, Celse, Galien. La culture des lettres, pensait-il avec raison, fertilise le cœur et l'intelligence et les façonne merveilleusement pour l'exercice de nos fonctions professionnelles.

Ce que je viens de dire découvre une face peu connue de l'homme que nous regrettons. Nous y trouvons, en outre, le germe des qualités émi-

nelles qu'il déploya dans sa carrière médicale , comme praticien , comme professeur , comme écrivain.

Le trait le plus caractéristique de M. Caizergues , c'est le désir fortement senti de se donner tout entier à l'occupation du moment, afin de ne rien négliger de ce qui pouvait être utile. Son soin scrupuleux de bien examiner , de bien peser toutes choses , lui fit bientôt connaître le fort et le faible de chacune. Maître de son terrain et possédant à fond ses moyens d'opération , il alla plus loin que beaucoup de savants qui l'auraient égalé et même surpassé pour le reste.

Personne n'a su mieux que notre collègue l'art d'exercer et de fortifier son intelligence ; personne n'avait plus que lui l'esprit de mesure et d'à-propos. Bien différent de ces hommes richement dotés qui laissent languir une partie de leur activité , ou la dépensent sans un profit équivalent , M. Caizergues , par l'éducation et un sage emploi de ses facultés , en décuplait la valeur et en obtenait tous les avantages possibles. Il acquit de cette manière un jugement allant droit au but , et une possession entière de lui-même pour tout disposer et exécuter avec une convenance parfaite.

Tel était M. Caizergues dans l'expression la plus haute de sa nature intellectuelle ; puissance admirable d'abstraction , au moyen de laquelle il s'absorbait volontairement et sans partage dans la tâche entreprise ; même pouvoir de faire taire en lui tous les mouvements capables d'altérer la fidélité de ses impressions ; discernement sûr de ce qui était principal, accessoire ou inutile ; puis , dans l'action , point de fougue , point d'éparpillement , point de perte de forces ; chaque chose à sa place et ne dépassant jamais la limite voulue. Tout cela formait un tempérament intellectuel sain et robuste , et aussi bien ordonné qu'il soit accordé à l'homme d'en posséder ici-bas.

Il est des praticiens qui brillent par le diagnostic , d'autres se distinguent par la facilité de prévoir la marche et le dénouement des maladies, d'autres enfin se surpassent dans l'art de mettre en œuvre les agents de la thérapeutique. Nul ne pourrait dire par lequel de ces côtés M. Caizergues excellait. Toutes ces capacités obéissaient à la règle. Aucune ne se faisait remarquer

aux dépens de l'autre ; elles s'aidaient réciproquement au contraire , et atteignaient le même degré de perfection.

Des fruits aussi précieux ne viennent pas sans une culture opiniâtre. M. Caizergues , jeune encore , comprit ce que peut le travail pour agrandir et transformer l'esprit. Les dons naturels ne sont qu'un capital prêté, que Dieu finit par retirer des mains oisives ou inhabiles. Le travail , en y ajoutant , en fait notre bien , notre propre chose. Alors seulement le talent rehausse et ennoblit. Sans le travail , c'est un accident passager , une propriété non légitimée pour laquelle nous ne méritons ni éloge , ni estime.

M. Caizergues était élève de notre Faculté à une époque où de grands maîtres y occupaient , sans contestation , les premiers rangs parmi les médecins français. S'efforçant sans relâche pour profiter de cette bonne fortune , il fut remarqué par Fouquet , qui se l'attacha. Sous la direction de cet illustre clinicien , il étudiait parallèlement au lit du malade et dans les livres des bons observateurs. En même temps , il demandait le secret de la vraie méthode médicale à tous les grands penseurs de l'antiquité et aux traditions de l'école de Montpellier. Aucun médecin n'a entretenu avec ces esprits d'élite un commerce plus intime , plus continu. Il était littéralement nourri de leur substance. Son sens droit , aidé par une longue familiarité avec les textes originaux , rendait cette assimilation facile ; et comme il se tenait en même temps au courant des acquisitions modernes , il unissait l'expérience des âges écoulés à celle de son siècle . résumant ainsi tout l'acquit de notre art. L'opinion vulgaire qui voyait en lui une personnification du génie médical était donc justifiée.

Malgré son savoir et sa grande habitude de traiter les maladies , M. Caizergues voulait être prudent par-dessus tout. Contrairement aux praticiens qui , entraînés par une ardeur trop impétueuse , ou désireux d'étonner , d'éblouir par la promptitude de leurs jugements , se prononcent et prennent leur parti dès les premières visites , M. Caizergues demandait au temps et à la réflexion le secours qu'on doit en attendre. Il ne se hâtait jamais de conclure ; il aimait à délibérer à loisir , pour exécuter ensuite avec toute la certitude possible. Il recherchait l'opinion des autres , écoutait patiemment les assistants , le malade , ne dédaignait rien , en un mot , de ce qui , de près ou de loin , pouvait servir à ce dernier. D'un autre

côté, il faisait un appel fréquent aux ressources de la nature médicatrice, et se montrait méfiant à l'endroit des médicaments prônés par la mode. De là, des allures réservées et temporisatrices, et une accusation de timidité et de scepticisme formulée par certains.

Étrange erreur qui surprendra beaucoup ceux qui ont vu M. Caizergues à l'œuvre dans ces moments décisifs, où les forces étant insuffisantes, le médecin n'a jamais assez de pénétration, de promptitude, de vigueur, et a besoin d'être soutenu par une foi entière dans son art. Tout alors en notre collègue, pensée et action, portait le cachet d'une de ces illuminations soudaines dont les grands médecins ont seuls le secret, et qui, dans ces belles natures assouplies de longue main par l'habitude de bien faire, nous montrent la science comme passée à l'état d'instinct.

M. Caizergues n'admettait l'hésitation que lorsqu'elle était permise et fructueuse. Son doute était un moyen de s'éclairer, une précaution contre l'erreur; il était le ministre de la nature, mais avec l'indépendance éclairée d'un homme qui prétend la régler, la dominer au besoin. Il l'avait vue trop souvent défaillante ou égarée, pour ne pas s'en méfier. L'engouement de la vogue, le charlatanisme ne pouvaient rien sur lui; toutefois, il était des premiers parmi nous à faire jouir ses malades du bénéfice des agents nouveaux avoués par la raison ou recommandés par des expérimentations suffisantes.

Hésitation, doute, naturisme, réserve en thérapeutique, tout cela venait d'un respect religieux pour la vie de nos semblables, d'un sentiment profond de la gravité des fonctions médicales. Tout cela s'explique par ce qui fait le trait essentiel du caractère que j'esquissais tout-à-l'heure.

M. Caizergues, vous vous en souvenez, appliquait la totalité de ses facultés à chacun de ses actes, et apportait partout la résolution bien arrêtée de ne rien négliger qui pût préparer et assurer la réussite; il craignait sans cesse de ne se donner qu'en partie à ceux qui lui accordaient leur confiance.

Une longue assuétude n'a jamais émoussé le sens intérieur qui inspirait cette crainte salutaire. A la fin de sa carrière, quand il visitait son dernier malade, il apportait à ce soin l'ardeur et le dévouement des

premiers jours. Sous ce rapport, M. Caizergues n'a jamais vieilli. Jusqu'à la fin, il est resté à cette époque où l'idée du devoir acceptée sans restriction, trouve dans une organisation asservie par la volonté, la force nécessaire pour en remplir toutes les exigences. Malgré le froid des ans et les déceptions de l'expérience, cette énergie, ce sentiment se sont conservés dans notre collègue à l'aide d'une probité professionnelle, scrupuleuse et vigilante; probité d'un mérite rare, parce que, cachée dans les profondeurs de la conscience, elle échappe aux récompenses humaines. Honte à ceux qui volontairement s'en dépouillent! Pitié pour ceux qui ne l'ont jamais connue! Leur titre de médecin est une flagrante usurpation, leur admission dans nos rangs une calamité publique.

En 1823, la Faculté sentit le besoin de s'attacher un praticien de l'importance de M. Caizergues; elle le demanda et l'obtint. Notre collègue, dans son court passage à la chaire de médecine légale, montra cette volonté ferme qui, servie par un labeur opiniâtre, l'a toujours mis au niveau de la tâche acceptée par lui. Malgré la spécialité qui faisait de la médecine légale une science étrangère aux habitudes de sa vie passée, M. Caizergues voulut être un médecin-légiste, et il le fut dès son apparition dans la chaire. J'étais élève à cette époque et je rédigeai le cours. Plus tard, ayant à m'occuper sérieusement de médecine légale; j'utilisai avec admiration et reconnaissance les ressources multipliées que m'offraient les leçons du professeur improvisé.

Pour la chaire de thérapeutique et de matière médicale, et surtout pour celle de clinique interne à laquelle son nom est plus particulièrement attaché, M. Caizergues avait à sa disposition les résultats de ses méditations et de ses travaux favoris. Là, dans son élément naturel, il aurait pu être bon sans effort et enseigner comme en se jouant. Mais la trempe de son caractère ne lui permit pas de se contenter d'un succès ordinaire, quand il pouvait en obtenir un meilleur. Il employa désormais son attention à perfectionner en lui les qualités particulières qui distinguent le professeur de clinique.

Ce dernier est un praticien qui a appris à s'écouter penser, à démêler les motifs de ses actions, à en rendre compte, à les formuler en règles

générales. Il débrouille et rend accessibles ce qu'on appelle les mystères du tact médical. Il met l'élève face à face avec la réalité du fait, fournit des exemples vivants à l'appui du précepte. Doué en même temps de la science dogmatique et de la dextérité de l'artiste, il est le trait d'union visible de la théorie et de la pratique, et montre celle-ci procédant de l'autre par voie d'engendrement.

Cette action multiple du professeur de clinique le fait remarquer parmi ses collègues. Son influence est celle dont l'empreinte dure le plus longtemps. Embrassant tout, dogme, art, mœurs professionnelles, elle saisit l'étudiant par les sens, par l'esprit, par le cœur, et reste dans son souvenir comme le sommaire substantiel de tout l'enseignement qu'il a reçu.

M. Caizergues remplissait les conditions de ce difficile programme. Il exprimait sa pensée avec la même lucidité qu'il la concevait; il montrait à nu les ressorts secrets de sa pratique, de manière à la rendre simple et aisément accessible. Son érudition, sa vaste expérience lui fournissaient des observations dont il se servait pour appuyer ou corriger au besoin celles qui étaient le texte de ses leçons.

Qu'on se figure, pensant tout haut, le praticien que nous avons essayé de décrire, qu'on se rappelle cette force de réflexion que M. Caizergues dirigeait là où il lui plaisait, cette fidélité d'impressions par laquelle il s'emparait de la réalité des faits extérieurs, cette pénétrante sagacité pour analyser ce qui se passait en lui; tout cela favorisé par une aptitude singulière à saisir le côté saillant et utile des choses, par la sérénité d'un esprit que la passion n'a jamais troublé, sérénité qui l'a empêché de s'égarer sur les traces de ses amis scientifiques, et lui a permis de démêler, de mettre à profit les vérités perdues parmi les erreurs de ses adversaires; ajoutons, enfin, la netteté, la méthode de son exposition à l'aide de laquelle toute difficulté disparaissait, l'on pourra se faire alors une idée du professeur que nos élèves ont perdu.

On a dit que M. Caizergues n'était pas orateur. Cela est vrai, si on accorde seulement ce titre à celui qui sait revêtir sa pensée d'un vêtement brillant, et qui, au besoin, peut donner à une mauvaise cause les couleurs de la vérité. Cette éloquence n'allait pas à la nature sévère et peu expan-

sive de notre collègue ; elle était d'ailleurs moins nécessaire à son enseignement qu'à tout autre. Il peut y avoir péril pour le clinicien, plusieurs exemples l'ont prouvé, à emprunter les parures, à se livrer à la passion de l'art oratoire. La vérité clinique veut être abordée directement ; celui qui l'orne s'expose à en altérer l'expression. La passion affaiblit le jugement, exagère les choses, et provoque des adhésions ou des antipathies systématiques également dangereuses.

Rester toujours maître de ses impressions et de soi, et pour cela se tenir en garde contre l'émotion des sens et les entraînements de l'imagination, voilà le but auquel aspirait M. Caizergues dans son enseignement. La seule passion qu'il admettait et qu'il cherchait à inspirer autour de lui, c'était celle de bien faire. Infatigable, plein d'amour pour la science, sacrifiant tout à l'avantage de ses malades, de ses élèves, il réchauffait les tièdes par son exemple et contraignait chacun à marcher sur ses traces. Il était éloquent en action, éloquence des esprits robustes, des nobles caractères, et qui devient de plus en plus rare, à mesure que l'éloquence en paroles, trouvant dans l'énervation de nos mœurs les éléments d'un succès facile, prend autour de nous une croissance démesurée.

M. Caizergues a donc exercé une influence forte et salutaire sur les générations d'étudiants qui se sont succédé pendant son professorat. Non content de cela, il a voulu répandre son enseignement hors de l'enceinte de la Faculté ; grâce à ses livres il n'est pas mort tout entier et son nom se conservera par-delà les souvenirs traditionnels.

Il aborda la tâche d'écrivain avec sa conscience accoutumée ; il respectait trop le public pour lui adresser des faits ou des réflexions vulgaires. Ses nombreux articles dans les journaux renfermaient toujours quelque chose de nouveau ou d'important. Dans les derniers temps il s'associait ses meilleurs élèves pour ce genre de travail, et les habitua ainsi à exposer convenablement leurs idées. C'est de cette manière qu'il publiait annuellement ses comptes-rendus des cliniques. Je dois une mention expresse à un remarquable travail sur la grippe, fait en collaboration avec M. Barre, et qui a paru séparément.

Parmi les écrits de M. Caizergues les plus remarquables sont : le

Mémoire sur la *Contagion de la fièvre jaune* et le livre des *Systèmes en médecine*.

Le premier a contribué à faire connaître un fléau qui ravage annuellement une partie du globe, et qui, par quelques terribles jetées sur nos côtes européennes, porte de temps à autre la terreur parmi nous.

Ce livre nous a, en outre, donné la solution d'un problème dont la médecine des nations et celle des individus se préoccupent avec un vif intérêt. M. Caizergues, appuyé sur les faits divers de la contagion considérée en général, a cherché et découvert la loi qui gouverne ces faits. Il établit qu'aucun élément morbide n'est contagieux essentiellement et d'une façon absolue. Le principe contagiant peut être faible ou énergique, d'après des nuances variées ; il a, en outre, besoin de certaines conditions favorables pour développer son effet. La même maladie doit, selon les cas, être ou ne pas être transmissible ; si quelques-unes le sont habituellement, d'autres le deviennent par exception. La fièvre jaune est une de celles qui tiennent une place intermédiaire, parce qu'elle revêt ou dépouille ce caractère avec une facilité presque égale. Puisque la contagion dépend du degré d'activité du virus, puisque les circonstances extérieures sont capables d'affaiblir ou d'augmenter cette activité, la qualité dont je parle est contingente et non nécessaire, adventive et non permanente. La maladie qui nous la présente actuellement, peut très-bien se concevoir et exister ailleurs sans elle. Celle-ci n'est donc pas un fait primitif, un élément inhérent à la nature de l'affection ; c'est un résultat complexe dont il faut étudier le mode variable de formation.

Les conséquences pratiques sont évidentes ; dans un cas donné de maladie susceptible de contagion, on n'affirmera pas toujours d'après le diagnostic seul, que cette maladie se transmettra ou ne se transmettra pas. Il convient d'apprécier préalablement la puissance du virus, l'influence favorable ou contraire du milieu, les prédispositions des individus. En thérapeutique, on ne doit pas poursuivre la contagion en elle-même ; il faut attaquer, selon son importance présente, chacune des causes qui la produisent.

Cette théorie, dans laquelle le fait pratique et l'idée doctrinale se prou-

vent et se vérifient réciproquement, est aujourd'hui généralement acceptée dans l'école de Montpellier. Seule, elle explique la diversité des observations, et satisfait aux arguments que les contagionistes et les anti-contagionistes exclusifs s'opposent les uns aux autres.

Le mémoire sur la *Contagion de la fièvre jaune* s'adressait à des hommes faits, et apportait la lumière sur une question bien obscure de haute médecine. Le livre des *Systèmes* a des prétentions plus modestes, mais son utilité est plus générale.

La véritable pensée de l'auteur en l'écrivant, a été de fournir à l'élève un résumé des connaissances indispensables à l'étude de la clinique. Que faut-il croire des synthèses proposées tour à tour comme clef de l'art de guérir? Personne n'était plus apte que M. Caizergues à traiter un semblable sujet. Une exposition concise et lumineuse, dans laquelle la part de la vérité et de l'erreur est équitablement faite, donne une idée suffisante des principales révolutions médicales, et remplace heureusement, entre les mains de l'étudiant, les volumineux écrits destinés à faire connaître notre passé. Après la critique et dans une seconde partie, l'œuvre est reconstruite sur des bases solides. La médecine ne serait pas une science, si elle ne pouvait formuler des principes synthétiques sur la maladie, sa nature, ses formes, son remède, les motifs d'action de la thérapeutique et les méthodes curatives. M. Caizergues, en traitant ces points de physiologie pathologique transcendante, a doté d'un bon livre de plus l'hippocratisme, qui fut toujours sa doctrine de prédilection.

Voilà une carrière d'écrivain dignement remplie : observations curieuses, nombreux opuscules, deux ouvrages capitaux, dont l'un apporte un progrès important, dont l'autre mérite de figurer parmi nos bons classiques. De nos jours on écrit davantage, mais on obtient rarement d'aussi heureux résultats.

Ces livres porteront à nos neveux le nom de M. Caizergues ; mais nous, à qui l'auteur était connu, par combien d'autres raisons ne devons-nous pas en conserver la mémoire !

Nous l'avons vu, partant d'une condition médiocre, s'élever progressi-

vement par son travail, aux fonctions les plus éminentes, aux plus hautes distinctions : praticien répandu, membre des conseils de la cité, professeur, doyen à la Faculté, médecin du Lycée, médecin des épidémies du département, auteur, etc. ; il suffisait à tout, protégé par sa vigilance contre la pensée d'un attiédissement de zèle. Ceux qui ne l'ont pas approché de près, ceux qui ont pour système de faire leur part avant de songer à celle d'autrui, comprendront difficilement quelle dépense d'activité il a fallu, combien de sacrifices l'homme intérieur a dû s'imposer pour atteindre en tout la perfection souhaitée.

Sa modestie qui se plaisait à dissimuler ce que l'on peut soustraire aux regards du public, était excessive jusqu'à rendre certaines de ses qualités d'un accès très-difficile. J'ai dit qu'il épanchait seulement dans le sein d'une étroite familiarité les trésors de son esprit fin et orné. Ses malades ont toujours ignoré les peines, les insomnies qu'ils lui coûtaient. Jamais ils n'ont su que, dans les cas difficiles, ce maître consommé allait, avec la sollicitude d'un débutant, chercher des lumières auprès de ses confrères et même auprès de ses élèves. Préoccupation honorable d'un cœur naïvement honnête ! touchante et noble humilité d'un esprit supérieur, mais dévoué à sa tâche par-dessus tout.

Il cachait si bien son désintéressement, qu'il s'exposait par ses paroles à paraître ce qu'il n'était pas. Sa conduite professionnelle, et je défie hautement qui que ce soit d'opposer un seul acte à mon affirmation, a été constamment digne et généreuse, bien au-delà de ce que prescrivent nos usages, pourtant sévères à cet égard. Il prodiguait libéralement son travail aux nécessiteux ; lorsque une parole indiscrete trahissait le bienfait, il rougissait comme s'il avait commis une faute, et s'attachait avec un soin extrême à étouffer le bruit importun pour lui de la reconnaissance.

M. Caizergues ne parlait jamais de son voyage en Andalousie, exécuté au péril de sa vie pour étudier la fièvre jaune ; de ses excursions fréquentes dans les localités ravagées par une épidémie, et qu'il visitait, le premier, même dans sa vieillesse avancée, en qualité de médecin du département. Remarquons à ce sujet que ce sont là ses seuls voyages ; jamais il n'en a accordé à sa santé long-temps dérangée, ni à ses plaisirs.

Quoique infirme et atteint du mal qui l'a enlevé, il faisait religieusement

son service à l'Hôtel-Dieu. Les pauvres étaient à peu près les seuls clients qu'il acceptait dans ces dernières années. Des visites aussi fatigantes aggravaient sa maladie, et aux observations de ses amis sur ce point, il répondait simplement que le médecin d'un hôpital était comme un soldat obligé de mourir à son poste. Ce qu'il a dit, il l'a fait; car, en terminant son dernier quadrimestre, il est entré dans son lit de mort.

M. Caizergues, doué d'un esprit conciliant, accordait volontiers aux opinions opposées à la sienne, tout ce que sa conscience pouvait permettre. Il n'attachait aucun prix à ces mille riens de la vie, au sujet desquels l'homme médiocre ou passionné s'échauffe et livre de grands combats. Notre collègue se montrait facile sur tous ces points, et aimait mieux une condescendance prompte qu'une contestation indigne de son objet. Quand il fallait punir, un langage affectant la colère et des attitudes menaçantes contrastaient avec sa décision ultérieure, presque toujours pleine de mansuétude. De là, la pensée que M. Caizergues manquait de constance dans ses opinions. Il eût été plus juste de lui reprocher une indulgence trop facile; car son parti était pris dès le commencement, et en réalité il n'en changeait pas. Il restait bien quelques contradictions apparentes; mais M. Caizergues ne prenait aucun souci de s'en justifier vis-à-vis du public, et se contentait d'en plaisanter avec ses amis.

Ceux-ci, mieux informés, lui reprochaient de traiter les choses sérieuses avec une obstination indomptable, avec une rigidité de principes qui n'admettait aucun des tempéraments adoptés dans nos sociétés raffinées par une extrême civilisation. M. Caizergues, quand la justice lui était démontrée, n'entreprenait pas pour elle une croisade chevaleresque; il se contentait de la défendre modestement et avec fermeté dans le cercle de ses attributions, résistait aux sollicitations les plus puissantes, et aurait au besoin tout sacrifié pour rendre témoignage à la bonne cause. Sa parole, une fois engagée, valait le fait accompli. Cet homme, d'un extérieur froid, avait une âme droite, généreuse, exerçant une attraction sympathique sur ceux devant qui elle consentait à s'ouvrir. Comment sans cela rendre compte de ces amitiés constantes, autant que honorables, de ces dévouements sans réserve, qui jusqu'au bout ont fait cortège à sa vie privée

J'ai cru pouvoir soulever quelques-uns des voiles dont la personnalité morale de M. Caizergues était enveloppée. Cela même m'a paru indispensable. Il y a des hommes dont la valeur scientifique et sociale reste une énigme, si on néglige d'étudier en eux l'influence du caractère. Avec ce secours on explique aisément M. Caizergues. Peu ont pris une aussi large part que lui dans le développement des qualités auxquelles ils ont dû leur célébrité. Sa nature simple comme le vulgaire bon sens, n'offrait rien qui parût devoir le sortir de la foule; à force de l'exercer sainement, et en la tenant à l'abri des causes d'illusion et d'erreur, il en agrandit la portée et il se donna ainsi le jugement exquis, qui fut son cachet de distinction. Otez à notre collègue sa conscience timorée, et vous le privez de l'énergie de volonté, de la réflexion profonde, de la patience dans le travail qui étaient son génie à lui, et l'ont rendu l'égal de beaucoup de grands esprits.

Les détails intimes exposés tout à l'heure, sont donc des traits obligés de l'étude que je fais devant vous, et l'on peut d'ailleurs en tirer un enseignement précieux.

Vous savez combien l'art de se gouverner ajoute à l'intelligence, en lui imprimant des impulsions salutaires, en la dirigeant, en la fécondant. L'intelligence seule est trop souvent comme un arbre dont la sève développe un feuillage touffu et des fleurs brillantes; mais cette végétation est désordonnée, les fleurs avortent ou ne donnent que des fruits amers. Cet arbre, exposé au soleil des idées morales, sera réglé dans sa croissance; les sucres mieux élaborés fourniront une nourriture saine et abondante. Le savoir vrai, le savoir utile, est le produit de l'esprit et du cœur travaillant en commun.

La notion du devoir fait connaître ce qui doit être le but de nos actions, et nous éclaire sur le prix des motifs d'après lesquels nous nous déterminons; elle est la première et la plus sainte des certitudes. Tout ce qui de près ou de loin lui est contraire, doit être condamné sans retour. Heureuses les sciences qui, comme la nôtre, peuvent dans leurs doutes consulter fréquemment ce critérium infailible! Malheur à celles qui, le pouvant, prétendent s'en passer!

J'ai dû, Messieurs, rappeler ces vérités que vous connaissez et pratiquez si bien, au sujet d'un homme qui offre un exemple remarquable de leur pouvoir sur nos destinées. M. Caizergues se distingua par le talent, par les honneurs, par la fortune; sans effort, sans intrigues, il vécut toujours comblé des faveurs de ses concitoyens et de l'autorité; la considération qu'il apportait avec lui, rejaillissait sur ses amis et agrandissait l'importance des corporations dont il faisait partie; sa mort a été le signal d'un deuil public. Cet homme a obtenu et mérité tout cela, parce que de bonne heure il connut le devoir et qu'il sut y conformer sa vie. Triomphe éclatant d'une volonté ferme, que rien ne put distraire de sa tâche et qui, par un sage emploi de toutes ses forces, parvint à des résultats dont on ne les aurait pas cru capables.

Il y a toujours en nous un bon côté, par où nous pouvons nous élever; l'essentiel est de le reconnaître et d'y porter les soins convenables. La Providence, en variant ses dons, nous refuse rarement le nécessaire dans l'ordre moral et intellectuel. Elle a voulu, toutefois, que cette valeur ne pût fructifier que par le travail.

Honneur donc, hommage et respect aux riches de la science! Ce sont là des acquisitions légitimes obtenues au prix de grandes sueurs, quelquefois même au prix de la vie.

Que ceux à qui ces privilèges sont refusés cessent de se plaindre; ils n'y ont aucun droit. Beaucoup qui se disent déshérités et victimes d'un sort jaloux, trouveraient, s'ils descendaient en eux-mêmes, la cause de leurs insuccès dans l'inintelligente direction ou dans la tiédeur de leurs efforts.

Ces avertissements paraîtront sévères; ils sont pourtant justes et surtout opportuns. A une époque d'émancipation comme la nôtre, quand chacun se croit appelé, que faut-il pour percer à travers la foule qui encombre les avenues de la science et conquérir une place parmi les élus? Deux choses seulement: discipliner notre force véritable et persévérer.

La méthode est d'un effet certain; malheureusement sa mise en œuvre n'est possible qu'aux âmes vigoureuses. Nous sommes, d'ailleurs, bien impatients aujourd'hui, et le découragement nous prend vite. Nous ou-

blions trop aussi que plus notre liberté est grande, plus nous avons besoin d'un frein moral, intérieur qui nous modère et nous contienne. La règle, c'est l'ordre. L'ordre, si nécessaire au gouvernement des nations, ne l'est pas moins à celui des intelligences individuelles. Avec l'ordre, les esprits vulgaires peuvent aspirer à tout; sans lui, le génie même devient médiocrité ou folie.

